

LES
DEUX ANGLAIS,
COMÉDIE

EN PROSE ET EN TROIS ACTES,

PAR M. MERVILLE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 3 JUILLET 1817.

NOUVELLE ÉDITION,

Conforme à la Représentation.



PARIS,
CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,
EDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD,
ET ALEX. DUVAL,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51,
ET COUR DES FONTAINES, N^o. 7.

1825.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Lord DAMBY.	M. PÉRIER.
JOHN PEARCE (*), marchand de Londres	M. SAMSON.
M ^{me} PEARCE, sa femme. . .	M ^{me} GERSAY.
NANCY, } BETTY, } leurs filles. {	M ^{me} CHATAY. M ^{lle} ANAÏS.
WILLIAM, amant de Nancy .	M. HUARD.
BENJAMIN, juif	M. MÉNÉTRIER.
Un Valet.	



NOTA. Pour les positions et changemens de scène, on suivra l'ordre dans lequel les personnages sont inscrits, en partant de la droite à la gauche de l'acteur.

(*) On prononce PIRCE.

LES DEUX ANGLAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une petite place sur un quai de Londres.
La maison de John-Pearce est à gauche, et la Tamise au fond. Il y a un trottoir et un parapet.*

SCÈNE PREMIÈRE.

NANCY, M^{me} PEARCE, BETTY.

(Elles sortent de la maison)

M^{me} PEARCE.

Voici bientôt l'heure où la diligence arrive ; allons , mes enfans , allons au devant de votre père : c'est une petite attention qui ne saurait manquer de lui être agréable. Ce bon John-Pearce ! vous savez avec quelle tendresse il vous aime.

NANCY.

Ah ! oui , ma bonne maman.

BETTY.

Et nous le lui rendons bien.

M^{me} PEARCE.

Vous seriez des ingrates autrement : votre bonheur est tout ce qui l'occupe.

NANCY.

Et le vôtre , donc , chère maman !

M^{me} PEARCE.

Le mien aussi , j'aime à en convenir. Son esprit est un peu bizarre , son humeur un peu singulière ; mais je lui pardonne bien ces petits défauts en faveur de son bon cœur. Il n'en est qu'un , qu'un seul que je lui vois avec un vrai dé-

plaisir ; et malheureusement il semble chaque jour lui laisser prendre plus d'empire.

NANCY.

J'entends , tu veux parler de ses vivacités , de ses brusqueries.

M^{me} PEARCE.

Point du tout , mon enfant , et depuis long-temps , j'ai appris à les supporter avec patience.

BETTY.

Sûrement , ma chère maman n'y fait pas attention : c'est un excellent moyen. Elle a raison , il ne faut pas résister à un mari. Pour moi , si jamais le ciel m'en donne un , il peut gronder , crier tant qu'il lui plaira ; il sera bien sûr de ne me jamais chagriner , car je ne l'écouterai pas.

M^{me} PEARCE.

Eh bien , voilà qui est à merveille.

BETTY.

Je sais ce que tu lui reproches , c'est un peu trop d'attachement pour son argent. Il appelle cela de l'économie ; mais moi...

M^{me} PEARCE , *souriant*.

Tu te trompes , ma chère Betty ; ses idées , à cet égard , me paraissent raisonnables , et je les partage. Ce qui m'afflige en lui , c'est cette rigidité de principes , cette exagération d'honneur et de probité , dont la source est sans doute estimable ; mais qui , dans le siècle où nous vivons le singularise , et lui a peut-être fait plus d'un ennemi.

NANCY.

Oh ! c'est que , pour la probité , il n'y a pas dans toute la ville de Londres , un négociant qui l'emporte sur John-Pearce.

M^{me} PEARCE.

Je ne suis pas sans inquiétude toutefois : ses paiemens de demain sont fondés sur une rentrée...

NANCY.

Qui ne saurait manquer , son correspondant est connu. Mon père est allé lui-même à Plymouth prendre les fonds.

M^{me} PEARCE.

C'est que je le connais , mes enfans , et s'il fallait...

BETTY.

Chasse ces idées fâcheuses ; et ne songeons qu'au plaisir

ACTE I. SCÈNE II.

de le revoir et de l'embrasser, ce bon père. Est-ce donc à la veille d'une noce, qu'il faut se tourmenter, et s'inquiéter ainsi ?

M^{me} PEARCE.

D'une noce ? (à Nancy.) Ah ! Nancy, tu n'as pas su te taire.

NANCY.

Je n'en ai pas eu le courage, ma mère ; je n'ai pu envisager tant de félicité, sans en faire part à ma sœur, qui est encore ma meilleure amie.

BETTY.

Et pourquoi donc aurais-je ignoré son bonheur ? moi qui n'y porte point envie. Il est si bon, ce William, si honnête ; ils s'aiment tant ! et puis n'était-il pas de la dernière importance que je fusse instruite, c'est dans trois jours que la cérémonie a lieu ; je serai la première fille de la noce, sœur de la mariée. Les hommages de tous les jeunes gens me reviennent de droit. Je n'en suis pas indigne, il est vrai ; je ne manque ni d'esprit, ni de beauté, ni de grâce, il faut que j'en convienne ; mais encore est-il bon que tout cela paraisse dans son jour le plus favorable, et qu'on ait le temps de se préparer un peu au rôle qu'on est appelée à jouer.

M^{me} PEARCE.

Tu es une petite folle, ma pauvre Betty : la noce se fera en famille, et ton triomphe ne sera pas aussi éclatant que tu te le figures.

BETTY.

Eh bien, tant pis ! car je me préparais à bien rire de l'empressement indiscret, et des présomptueux respects de tous ces petits messieurs.

SCÈNE II.

NANCY, WILLIAM, M^{me} PEARCE, BETTY.

M^{me} PEARCE.

C'est vous, mon cher William ? vous arrivez à propos, nous allons au-devant de mon mari ; vous allez nous accompagner.

WILLIAM.

Comment, M. Pearce n'est pas encore arrivé ? il est tard, cependant.

M^{me} PEARCE.

Je ne l'attends que par la voiture publique ; et voici à-peu-près l'heure à laquelle elle arrive, partons.

WILLIAM, lui offrant le bras.

Voulez-vous accepter ?...

M^{me} PEARCE.

A Nancy ; allez, mon cher William, le mystère est inutile, on nous a trahis.

WILLIAM.

Comment donc ?

M^{me} PEARCE.

Votre prétendue, elle même, a tout dit à sa sœur. Vous voyez que vous aurez là une petite femme bien discrète.

WILLIAM, à Nancy.

Comment !

BETTY.

Ah ! n'allez pas la gronder, ne nous faites pas ici le mari par anticipation. Je lui ai arraché son secret, qui lui pesait un peu à la vérité, parce qu'enfin on n'est pas femme pour rien. Cette pauvre sœur ! ne rougis donc pas comme ça, ma petite Nancy. Son cœur était si plein de sa joie, que ce n'est pas miracle qu'elle en ait laissé échapper un peu.

WILLIAM, baisant la main de Nancy.

Ah ! rien n'égale la mienne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOHN-PEARCE.

M^{me} PEARCE, apercevant son mari.

Mais je vois... (Elle court à lui.) Mon cher Pearce !

NANCY et BETTY, de même.

Mon père ! (1)

JOHN-PEARCE.

Ah ! c'est vous.

(1) William, Nancy, John-Pearce, Mad. Pearce, Betty.

ACTE I. SCÈNE III.

M^{me} PEARCE.

Nous allons au-devant de vous, mon ami. Mais qu'avez-vous? quelle tristesse répandue sur tous vos traits, semble m'annoncer des malheurs...?

JOHN-PEARCE.

Irréparables.

M^{me} PEARCE.

Comment?

JOHN-PEARCE.

Tout est perdu.

NANCY.

Ciel!

JOHN-PEARCE.

(Il aperçoit William qu'il n'avait pas vu en entrant, et compose subitement son maintien.)

Paix! paix!

M^{me} PEARCE.

Que voulez-vous dire?

JOHN-PEARCE.

Taisez-vous de par tous les diables!

WILLIAM.

Bonjour, M. Pearce.

JOHN PEARCE.

Bonjour, bonjour, mon garçon. (*Aux femmes.*) N'ayez donc pas l'air troublé comme ça; dissimulez un peu.

M^{me} PEARCE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

WILLIAM, *à part.*

Qu'a-t-il donc? (*haut.*) avez-vous fait un bon voyage?

JOHN-PEARCE.

Très-bon, très-bon. (*à part.*) Malheureux!

WILLIAM.

Et vous revenez content?

JOHN-PEARCE.

Enchanté. (*à sa femme.*) Je suis au désespoir.

M^{me} PEARCE.

Ah! mon dieu!

WILLIAM.

Qu'avez-vous donc?

JOHN-PEARCE.

Heim?

WILLIAM.

Vous me paraissez dans une agitation...

JOHN-PEARCE.

Dans une agitation? moi?... (*cherchant à se remettre.*)
Voilà qui est étrange. (*changeant de ton.*) Et quand cela
serait, au surplus, qu'en veux-tu dire? qu'en veux-tu
conclure?...

WILLIAM.

Rien... Mais s'il vous est arrivé quelque chose...

M^{me} PEARCE.

William a raison : à qui pouvez-vous confier vos peines?

JOHN-PEARCE.

Ah! nous y voilà! voilà la curiosité qui s'en mêle!
Vous voulez pénétrer mes secrets, n'est-ce pas? (*aux fem-
mes.*) Ne vous ai-je pas dit cinq cents fois que je n'enten-
dais point qu'on se mêlât de mes affaires?... (*à lui-même.*)
Oui, ouvrez-vous, ayez de la confiance, vous en serez
bien récompensé; des traîtres, des perfides toujours prêts à
abuser de votre bonne foi; voilà ce que vous ne manquerez
pas de rencontrer.

WILLIAM.

Et vous auriez de moi cette horrible opinion!

JOHN-PEARCE.

Et qui te dit que je parle de toi! t'ai-je nommé?

WILLIAM.

Eh! mais vous n'entendez assurément par là, ni vos en-
fans, ni leur mère.

JOHN-PEARCE.

J'entends, j'entends... Que le diable t'emporte! (*à part.*)
Au fait, c'est un garçon honnête... prudent du moins,
dont je crois être sûr; (quoiqu'il ne soit pas possible de
compter sur personne après ce qui m'arrive,) mon malheur
ne peut rester long-temps ignoré; autant qu'il l'apprenne
de moi. (*Haut.*) Entrons, viens aussi, William... viens, te
dis-je : tu ne seras, en effet, pas de trop, et tu pourras m'être
utile.

WILLIAM.

A la bonne heure.

JOHN-PEARCE.

Vous allez tous apprendre un événement bien cruel, bien

inattendu (*Aux femmes.*) Mais pas de cris, pas de plaintes, où vous me feriez repentir de ma confiance.

M^{me} PEARCE.

Comptez sur nous ; mais calmez-vous vous-même.

JOHN-PEARCE.

Entrons.

SCÈNE IV.

WILLIAM, NANCY, BETTY, M^{me} PEARCE,
JOHN-PEARCE, BENJAMIN.

BENJAMIN, *essoufflé.*

Ah ! je vous trouve, mon cher Pearce ! j'en suis ravi.

JOHN-PEARCE, *aux siens.*

Benjamin ! que me veut ce juif ?

BENJAMIN.

Je viens du carrosse de Plymouth, où l'on m'a dit que vous étiez descendu près de chez vous. Je suis vite accouru. J'avais bien peur de vous manquer ; mais vous voilà, je suis content.

JOHN-PEARCE.

Que me voulez-vous ?

BENJAMIN.

Mon ami, vous savez combien nous avons fait d'affaires ensemble.

JOHN-PEARCE.

Un négociant fait des affaires avec tout le monde, même avec les gens qu'il n'estime pas : il n'est pas étonnant que j'en aie fait avec vous.

BENJAMIN.

Eh ! eh ! Toujours aimable, toujours jovial, mon cher Pearce. J'en suis enchanté.

JOHN PEARCE.

Finissons, je suis pressé !

BENJAMIN.

Et moi donc ? moi, Benjamin, le courtier le plus actif, le plus occupé et, j'ose le dire, le plus sensible de la cité ; croyez-vous que j'aie une seconde à perdre dans ces temps malheureux ? Ah ! mon pauvre Pearce, pour les gens à

Deux Anglais.

qui le ciel accorda avec un peu d'argent, un peu de talent pour le faire valoir, une mauvaise année, un moment de stagnation dans les affaires, c'est un tracas, un embarras, une vraie bénédiction; c'est comme une peste pour les médecins.

JOHN-PEARCE.

Vil usurier! me diras-tu enfin ce qui t'amène.

BENJAMIN.

Eh! mon ami, sur le champ. (*bas.*) Ecoutez donc...

JOHN-PEARCE.

Parle haut, je n'aime point le mystère.

BENJAMIN.

Volontiers: On dit que vous êtes dans l'embarras pour vos paiemens de demain.

JOHN-PEARCE.

Qui dit cela?

BENJAMIN.

Tout le monde.

JOHN-PEARCE.

Tout le monde!

BENJAMIN.

Mais toute la bourse au moins. Glamis qui arrive de Plymouth, a rapporté que Barton, votre correspondant, avait disparu, et que...

M^{me} PEARCE.

Grand Dieu!

WILLIAM.

Se peut-il?

JOHN-PEARCE, *voulant faire achever Benjamin.*

Et que...?

BENJAMIN.

Bref, on ajoute qu'il avait tous vos fonds, que vous êtes d'accord avec lui..

JOHN-PEARCE, *avec fureur.*

Moi, misérable!

BENJAMIN, *effrayé.*

Permettez. Ce n'est pas moi qui dis cela; mais j'ai de votre papier, mon ami...

M^{me} PEARCE.

Voilà donc mes craintes confirmées!

JOHN-PEARCE.

Moi, le complice d'un scélérat dont je suis la première victime !

M^{me} PEARCE, *bas à son mari.*

Vous vous trahissez.

WILLIAM.

Votre démarche est indiscreète, déplacée, M. Benjamin.

BENJAMIN.

Quoi ! monsieur, quand mes intérêts compromis...

WILLIAM.

Vous n'en savez rien encore... Retirez-vous.

JOHN-PEARCE.

Et l'on me condamne !... et sans daigner se rappeler ma conduite passée, on prononce...

BENJAMIN.

Eh ! eh ! mon cher, on vous traite comme vous avez traité les autres. Quand on est si rigoureux pour son prochain, il faut prendre garde de ne pas faillir soi-même. Eh ! eh ! (*il se frotte les mains.*)

JOHN-PEARCE, *le prenant au collet.*

Traître ! tu vois tout cela avec une affreuse joie.

BENJAMIN.

Pas du tout, pas du tout, mon cher Pearce. Je viens, par amitié, voir s'il n'y aurait pas quelque moyen, quelque biais... Vous n'ignorez pas que je suis assez entendu en mauvaises affaires.

JOHN-PEARCE, *sans le quitter.*

Va-t-en, va-t-en, misérable : je ne veux point de rapports avec un fripon tel que toi. Mais souviens-toi de ce que je te vais dire : s'il me revient que tu aies en rien accredité les bruits qui se répandent sur mon compte...

BENJAMIN.

Aie ! aie !

JOHN-PEARCE, *toujours de même.*

Si tu ne démens ce que tu peux avoir déjà dit, je te jure, foi de John-Pearce, que je serai le dernier honnête homme que tu auras flétri.

BENJAMIN.

Ah ! ah ! il m'étrangle !

WILLIAM, *se jetant entre John-Pearce et Benjamin.*
 Mon cher Pearce, laissez ce misérable.

JOHN-PEARCE, *en le poussant rudement.*

Qu'il s'en aille ; mais qu'il n'oublie pas ma promesse.

BÉNJAMIN.

Non, non, je ne l'oublierai pas. (*à part, en sortant.*)
 Ah ! que ces honnêtes gens sont rudes à manier !. . . J'aime
 mieux les fripons, ils sont plus polis.

SCÈNE V.

NANCY, BETTY, JOHN-PEARCE, M^{me} PEARCE,
 WILLIAM.

JOHN-PEARCE.

Eh bien ! je n'ai plus rien à vous apprendre : vous savez
 tout.

WILLIAM.

Juste ciel !

JOHN-PEARCE.

Que vais-je faire ? que vais je devenir ? que va-t-on dire
 de moi ?

M^{me} PEARCE.

Hélas ! je suis loin, sans doute, de donner raison à ce
 détestable usurier. Il faut pourtant convenir qu'il vous a dit
 une grande vérité ; et que, bien des fois, j'avais tenté de
 vous faire entendre.

JOHN-PEARCE

Plâtt-il ?

M^{me} PEARCE.

Après l'inflexibilité, la rigueur, que vous n'avez cessé
 d'affecter, il est certain que personne ne vous plaindra.

JOHN-PEARCE.

Morbleu ! qu'on me plaigne ou non, je suis toujours dans
 les mêmes sentimens ; et ce n'est pas, pour avoir été pris
 moi-même aux pièges d'un fripon, qu'on me verra plus in-
 dulgent envers ses pareils.

M^{me} PEARCE.

Quel homme !. . . Mais ce fripon, je l'avais encore deviné :

vous savez ce que je vous en ai toujours dit ; mais vous n'avez pas voulu me croire.

JOHN-PEARCE.

Fort bien. Blâmez-moi , faites-moi des reproches ; joignez-vous à mes ennemis présentement.

WILLIAM.

Tous ces débats sont inutiles : laissons-les , et voyons ce qu'il vous reste à faire.

JOHN-PEARCE.

Rien ; je suis perdu , perdu sans ressources.

WILLIAM.

Allons, allons, ne vous exagérez pas ainsi votre infortune. Il vous reste des amis.

JOHN-PEARCE.

Des amis ! . . . A qui penses-tu donc parler ? Les gens heureux ont des amis innombrables , empressés , pleins d'ardeur et de zèle ; mais les infortunés . . . Crois-en mon expérience , jeune homme , personne ne les connaît.

JOHN-PEARCE.

Quoi ?

WILLIAM.

Ne m'entendez-vous pas ?

JOHN-PEARCE.

Et tu parles sincèrement ?

WILLIAM.

Vous n'en doutez pas , j'espère.

JOHN-PEARCE.

Comment ? . . . malgré . . .

NANCY , *à part.*

Bon William !

JOHN-PEARCE.

Ce trait me touche , il pénètre mon âme. Dans le siècle où nous vivons , trouver un ami quoiqu'au sein du malheur ! . . . si le mien ne devait pas avoir de si funestes conséquences , je m'en applaudirais.

NANCY.

Et quelles conséquences peut-il avoir , mon père ? puisque William vous offre de quoi le réparer.

JOHN-PEARCE.

Heim ? qu'est-ce que tu dis , toi ? ah ! tu as raison , je n'y pensais pas. Parbleu ! tu m'éclaires sur le principe de sa générosité. Et moi qui lui prêtais de si beaux motifs !... Insensé ! est-il donc écrit que je serai toujours dupe ?

WILLIAM.

Comment ?

JOHN-PEARCE.

Amoureux de la fille , tu n'es pas fâché de te faire un mérite auprès du père.

WILLIAM.

Ai-je besoin de cette ressource ? tout n'est-il pas d'accord entre nous.

JOHN-PEARCE.

Et le public en est-il instruit ? lui ai-je fait part de nos arrangemens ? ne sera-t-il pas autorisé à croire que le besoin de tes secours m'a fait sacrifier ma fille ? et peux-tu compter dès-lors ?...

WILLIAM.

Cette délicatesse est bien misérable ! N'importe ! je veux m'y conformer , vous forcer à accepter mes secours , et à rougir de vos soupçons. J'aime votre fille , il est vrai , je donnerais ma vie pour être son époux. Deux jours plus tard elle était à moi. Reprenez-la , je vous rends votre parole ; mais acceptez mes offres , et n'empoisonnez plus , par une odieuse défiance , les pures intentions de votre ami.

M^{me} PEARCE, à part.

Cœur noble !

BETTY.

Acceptez , mon père , acceptez ; ou vous avez résolu de faire votre malheur et le nôtre.

JOHN-PEARCE, attendri.

Viens , viens , William. (*Il le presse dans ses bras.*) Oui , j'accepte !... Je t'ai offensé ; pardonne-moi , je l'ai fait sans intention.

WILLIAM.

Ah ! monsieur !...

M^{me} PEARCE.

Mon ami !

NANCY ET BETTY.

Mon père !

JOHN-PEARCE.

Oui, oui, je sais combien vous m'aimez tous, et mon état est à-la-fois pénible et délicieux. (*Il les embrasse tous, et les repousse brusquement après un petit moment d'étreinte.*) Mais par la corbleu ! vous ne tenez pas ce que vous m'aviez promis : vous voilà tout en pleurs, et moi aussi... vous voyez bien que vous m'affaiblissez.

M^{me} PEARCE, *s'essuyant vivement les yeux.*

Non, mon ami, non, nous ne pleurons pas ; nous ne pleurons plus.

NANCY, *sanglottant.*

Non, assurément.

BETTY, *de même.*

Nous sommes très-calmes, au contraire, et nous ne cherchons qu'à vous encourager.

JOHN-PEARCE.

Eh bien, je vous en remercie. (*à William.*) Tu épouseras ma fille, mon ami, elle a des charmes, des vertus. En y renonçant avec autant de générosité, tu viens de t'en rendre tout-à-fait digne. Votre union se célébrera comme nous en étions convenus. C'est à ta conduite de justifier la mienne, et d'imposer silence aux médisans.

WILLIAM.

Eh ! ne sait-on pas qui vous êtes ? votre probité n'est-elle pas connue de tout le monde ?

JOHN-PEARCE.

Tu ne perdras rien d'ailleurs ; ce n'est qu'un prêt que tu me fais, et dont je saurai m'acquitter.

WILLIAM.

C'est tout simple.

JOHN-PEARCE, *passant entre sa femme et William.*

A combien donc s'élève ce que tu peux mettre à ma disposition ?

WILLIAM.

Vous le savez : huit mille livres sterling.

JOHN-PEARCE.

Oui, je sais; et il y a à réaliser, avec ce que je puis réunir, cela ne fait pas la moitié....

WILLIAM.

Voyons vos connaissances, les miennes : vous avez du crédit; d'ici à demain....

M^{me} PEARCE.

Oui, oui, allez, voyez notre ami Temple.

WILLIAM.

De mon côté je vais parler à mon oncle : il ne demeure pas loin de M. Temple; partons ensemble.

JOHN-PEARCE.

Je te suis... adieu, femme. (*Il l'embrasse.*)

M^{me} PEARCE.

Du courage, mon ami, du courage.

JOHN-PEARCE.

Ah ! le courage qui fait braver la honte... Beaucoup de gens le possèdent aujourd'hui; mais moi... Adieu, adieu. (*à William.*) Partons, mon ami. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

NANCY, M^{me} PEARCE, BETTY, et un peu après,
Lord DAMBY.

M^{me} PEARCE.

Grand Dieu ! quel revers !

NANCY.

Ah ! ma mère !

M^{me} PEARCE.

Allons, allons, mes enfans, votre père a raison : les larmes ne remédient à rien. Espérons que M. Temple...

BETTY.

Si c'est là le seul appui qui nous reste...

NANCY.

Comment ? le plus ancien ami de mon père ? qui a sur toi des vues ?...

BETTY.

Ce n'est certainement pas ce qui me fait mal augurer de lui; mais, s'il faut vous le dire, je n'en ai jamais eu trop bonne opinion.

LORD DAMBY.

Il paraît sur le trottoir où il marche lentement, et en regardant du côté de la rivière.)

M^{me} PEARCE.

Eh bien , mes enfans , si tout nous manque , tâchons de ne nous pas manquer à nous-mêmes. Le travail nous offre une ressource qui n'a rien que je redoute ni que je dédaigne.

NANCY.

Ni moi.

BETTY.

Ni moi, assurément.

M^{me} PEARCE.

Rentrons donc , et demandons au ciel de la force et de la résignation , non pour nous , mais pour votre malheureux père. *(Elles entrent dans la maison)*

SCÈNE VII.

LORD DAMBY, seul.

Ce lieu solitaire me plaît ; arrêtons-nous-y un instant... Est-il sous le ciel un être plus infortuné que moi... J'ai de grandes richesses , un rang dans le monde , de la considération , de la santé , tout ce qui fait aimer la vie , et la vie m'est à charge. J'ai connu toutes les jouissances les plus chères à l'homme : la gloire , l'amour , la bonne chère ; je suis dégoûté de tout cela. La gloire n'est qu'une trompeuse , il se mêle toujours à ses faveurs quelque amertume secrète qui en corrompt la douceur. Puis combien en jouit-on ? puis combien durera-t-elle sur ce globe , dont la durée est elle-même si douteuse ? Pour l'amour , il ne sied que dans une certaine saison de la vie. J'ai quarante ans : ce doit être une affaire à-peu près terminée. Je l'ai peu goûté d'ailleurs. J'ai eu pour maîtresses les plus jolies femmes des trois royaumes ; je ne les ai point aimées , et elles me l'ont bien rendu. Pour dernière ressource , je me suis jetté dans les bras de mon cuisinier. Je l'avais choisi le plus habile qui se pût trouver ; sois superflus ! en vain épaise-t-il les plus secrètes et les plus puissantes ressources de son art : une fois que je suis rassasié , je ne peux plus manger , ou je mange sans plaisir ; et j'ai tous les jours la

Les deux Anglais.

3

mortification de voir ma table gémir sous le poids des mets que mon impuissance est contrainte d'abandonner ; ne voilà-t-il pas une belle existence, une félicité bien attrayante ! et si je ne me livrais un peu au sommeil... Encore, qu'est-ce que le sommeil lui-même ? une très-imparfaite image du repos ; car enfin je rêve quand je dors, et c'est encore une peine. Puis, combien est-ce que je dors ? huit à dix heures par jour, pas davantage. Le reste de mon tems, il faut que je le donne à la société que je déteste, ou à la solitude qui m'ennuie. Ah ! je suis le plus malheureux des hommes ! et il ne me reste vraiment qu'à me noyer, ou à me pendre.

SCÈNE VIII.

LORD DAMBY, JOHN-PEARCE.

(Ils sont chacun à une extrémité opposée du théâtre et parlent à voix basse.)

JOHN-PEARCE, *accablé.*

Plus d'espoir ; point de ressource !... tous mes amis m'abandonnent. Ah ! je l'avais trop bien prévu... mais c'est l'affreuse insensibilité de Temple qui m'afflige le plus. Lui que j'ai tant de fois obligé !... l'ingrat !...

LORD DAMBY.

Ma foi, tout bien considéré, je crois que je ne ferai pas mal de quitter enfin cette terre où je végète si tristement.

JOHN-PEARCE.

C'en est fait, la mort est le seul parti qui me reste ; mais l'attendrai-je du temps, cette mort devenue enfin mon seul recours ? Laisserai-je dire à mes ennemis que je n'ai pas eu le courage de mettre fin à une vie déshonorée !

LORD DAMBY.

Mon dessein n'est pas conçu d'aujourd'hui. Il est permis de se satisfaire, une fois.

JOHN-PEARCE.

Allons, allons, je n'ai pas ici à choisir.

LORD DAMBY.

Il y a assez long-temps que je remets.

JOHN-PEARCE.

La nuit me favorise...

LORD DAMBY.

La nuit me prête son ombre...

JOHN PEARCE.

La Tamise est là...

LORD DAMBY.

La rivière est tout près d'ici...

JOHN-PEARCE.

Allons. *(Il fait le mouvement de s'éloigner et s'arrête.)*

LORD DAMBY.

Marchons. *(Il s'arrête aussi.)*

JOHN-PEARCE.

Que vas-tu faire, malheureux ?

LORD DAMBY.

Un moment pourtant, pas de précipitation ici. C'est qu'une fois la chose faite, il n'y aura plus à revenir.

JOHN-PEARCE.

Abandonner ainsi ta femme, tes enfans !..

LORD DAMBY.

Que laissé-je au monde ? rien qui me touche...

JOHN-PEARCE.

Quel sera leur désespoir !

LORD DAMBY, *continuant.*

Et je suis à-peu-près sûr de n'affliger personne.

JOHN-PEARCE.

Je vois leurs larmes, j'entends leurs cris...

LORD DAMBY.

Mon coquin de neveu rira bien de l'aventure !

JOHN-PEARCE.

Ah ! quelle résolution il faut !

LORD DAMBY.

Somme totale, je ne sens rien du tout, c'est une disposition charmante.

JOHN-PEARCE.

Mais je ne puis supporter la honte.

LORD DAMBY.

Mais je ne puis supporter l'ennui.

JOHN-PEARCE.

Marchons.

LORD DAMBY.

Allons donc.

(Ils prennent tous les deux le chemin du parapet et se rencontrent au milieu du théâtre.)

LORD DAMBY.

Qui va là ?

JOHN-PEARCE.

Que me voulez-vous ?

LORD DAMBY, à part.

Est-ce quelqu'un qui me guette ?

JOHN-PEARCE, de même.

Est-ce quelqu'un qui m'observe ?

LORD DAMBY.

Voyons. (*Il monte sur le trottoir.*)

JOHN-PEARCE.

Assurons-nous-en. (*Il y monte aussi.*) Eh ! quoi, c'est encore vous ?

LORD DAMBY.

Comment, c'est encore toi ?

JOHN-PEARCE.

Toi !.. Pourquoi me suivez-vous ?

LORD DAMBY.

Dans quelle intention t'attaches-tu à mes pas ?

JOHN-PEARCE.

Eh ! je ne m'occupe seulement pas de vous.

LORD DAMBY.

Pourquoi ne passes-tu pas ton chemin ?

JOHN-PEARCE.

Qui vous empêche de continuer le vôtre ?

LORD DAMBY.

Ma route finit ici.

JOHN-PEARCE.

C'est ici le terme de la mienne.

LORD DAMBY.

Quel motif peut t'y conduire ?

JOHN-PEARCE.

Que vous importe ?

LORD DAMBY.

Je veux le savoir.

JOHN-PEARCE *regagne le milieu du théâtre.*

Ceci n'est pas mauvais.

LORD DAMBY, *le suivant.*

Ecoute-moi ; ce n'est pas par curiosité que je te parle ainsi. Tu me parais bien agité : viendrais-tu par hasard ?...

Quoi !
JOHN-PEARCE.

Là... en finir.
LORD DAMBY.

Comment ? qui vous a dit ?..
JOHN-PEARCE.

LORD DAMBY, *s'écriant*.
Oui, oui, je le vois, tu viens pour cela. Ah ! l'heureuse rencontre ! embrasse-moi, embrasse-moi, te dis-je. J'en viens faire autant, moi qui te parle.

Vous ?
JOHN-PEARCE.

LORD DAMBY.
Moi-même, et je suis ravi de trouver un second. Touche là, et du courage, ce n'est qu'un moment.

Ah ! ce n'est pas le courage qui me manque.
JOHN-PEARCE.

Ton parti est donc bien pris ?
LORD DAMBY.

Sans retour.
JOHN-PEARCE.

LORD DAMBY.
C'est charmant. Parbleu ! je ne regarde pas comme un médiocre avantage d'avoir un compagnon aussi résolu. Viens, et contentons-nous.

Allons.
JOHN-PEARCE.

LORD DAMBY, *lui prenant la main*.
Tu trembles.

Moi !
JOHN-PEARCE.

Je le sens bien.
LORD DAMBY.

JOHN-PEARCE, *à part*.
Oh ! ma femme ! mes pauvres enfans !

LORD DAMBY, *vivement*.

Que dis-tu ? tu as une femme, des enfans, et tu veux te noyer ? il faut que tu sois bien malheureux.

JOHN-PEARCE.

Qu'est-ce que cela vous fait ? Je suis venu ici pour mettre fin à mes malheurs, et non pour m'en plaindre.

LORD DAMBY.

Et moi, je veux les connaître. Explique-toi.

JOHN-PEARCE.

Mais...

LORD DAMBY.

Que de façons! explique-toi, te dis-je; tu veux peut-être savoir à qui tu parles? je n'y mets pas tant de mystère, moi; je suis lord Damby, j'ai vingt mille livres sterling de revenu, avec lesquelles je n'ai pu me procurer un seul instant de vrai bonheur; et je veux aller voir dans l'autre monde si l'on s'y amuse plus que dans celui-ci.

JOHN-PEARCE.

Quoi, lord Damby!..

LORD DAMBY.

Dans quelques instans ne sera pas plus... Mais toi, qu'est-tu? voyons.

JOHN-PEARCE.

Je suis un pauvre marchand, qu'une banqueroute vient de ruiner, et qui, forcé de manquer à ses engagements, n'a plus pour perspective que l'indigence et l'opprobre.

LORD DAMBY.

Diable! oui, voilà des raisons qui en valent bien d'autres. Mais ta femme, tes enfans, qu'est-ce que tous ces gens-là vont devenir?

JOHN-PEARCE.

Je n'en sais rien; mais je n'aurai pas le tableau de leur misère sous les yeux, et ils ne m'auront point vu traîner en prison.

LORD DAMBY.

Tu m'intéresses; je suis bien aise de m'être trouvé là... viens chez moi, je veux te donner de quoi payer tes dettes et t'assurer un sort qui te préserve à jamais d'un pareil désespoir. Je n'avais jamais fait de bien à personne; je sens que c'est un plaisir qui n'est pas sans attrait.

JOHN-PEARCE.

Quoi, Milord...

LORD DAMBY.

Point de remerciemens: dans la disposition où je suis, il n'y a pas grand mérite à être libéral: viens.

JOHN-PEARCE.

Mais...

LORD DAMBY.

Ne fais donc pas le scrupuleux mal-à-propos. Viens, te dis-je. C'est encore moi qui te serai redevable.

JOHN-PEARCE, *exalté*.

Je ne sais où j'en suis.

LORD DAMBY.

Mais tu ne me trompes pas ?

JOHN PEARCE.

Plâit-il ?

LORD DAMBY.

Tu es bien ?..

JOHN-PEARCE.

Quoi ?

LORD DAMBY.

Ce que tu dis ?

JOHN-PEARCE.

En doutez-vous ?

LORD DAMBY.

C'est que je n'aime pas qu'on se joue de moi, et je t'en garderais une rancune de tous les diables.

JOHN-PEARCE.

Et vous m'en pouvez croire capable !.. Je ne vous ai pas encore, en acceptant vos bienfaits, donné le droit..

LORD DAMBY.

Prétendrais-tu les refuser, par hasard ?

JOHN-PEARCE.

Douter de la parole de John-Pearce !

LORD DAMBY.

Voyez le grand crime..

JOHN-PEARCE.

Toute votre fortune ne paierait pas un pareil affront.

LORD DAMBY.

Veux-tu me faire enrager, misérable ?

JOHN-PEARCE.

Je ne souffre pas qu'on m'outrage.

LORD DAMBY.

Et qui a l'intention de t'outrager, ingrat ? est-ce que je te connais, moi ? (*à lui-même.*) Je me fais une fête d'adoucir ses maux, de l'arracher au désespoir, et de revenir ici tranquillement après, heureux d'emporter la consolation d'avoir fait quelque bien avant de...

JOHN-PEARCE.

Et vous persistez dans votre dessein ?

LORD DAMBY.

Plus que jamais , et tu achèves de me brouiller avec l'humanité.

JOHN-PEARCE.

Et vous méditez à la fois mon salut et votre perte ? Et vous vous étiez flatté que j'entendrais à ce cruel arrangement ?

LORD DAMBY.

Cruel !

JOHN-PEARCE.

Inhumain ; détestable. Quoi, je vous devrais la vie, le bonheur de ma famille, et je vous verrais !..

LORD DAMBY.

Sortir de ce monde. Ne faut-il pas que cela arrive tôt ou tard ?

JOHN-PEARCE.

Quel horrible sang-froid !

LORD DAMBY.

C'est que je sais ce que je fais, que je m'en suis rendu compte.

JOHN-PEARCE.

Ainsi, il n'y a pas moyen de vous faire changer d'avis ?

LORD DAMBY.

Ce n'est pas toi qui en viendrais à bout, du moins.

JOHN-PEARCE.

Eh bien ! j'accepte vos bienfaits pour ma femme et pour mes enfans.

LORD DAMBY.

Vrai ?

JOHN-PEARCE.

Oui, mais je ne vous quitte plus. Vous vous jetterez dans la rivière, si bon vous semble ; mais je m'y précipite après vous ; et si je ne puis déterminer mon bienfaiteur à vivre avec moi, il ne faut pas qu'il se flatte non plus de m'empêcher de mourir avec lui.

LORD DAMBY, après un petit temps.

Comme tu voudras. Il ne m'appartient pas, en effet, de et prêcher sur une folie dont j'aurais moi-même donné l'exem-

ple. Mais j'aurai sauvé ton honneur, garanti ta famille des atteintes de l'indigence; le ciel ordonne du reste! Viens, et ne perdons point de temps.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène se passe dans la maison de John-Pearce. La décoration est un salon simple, avec deux cabinets; à droite, un secrétaire sur lequel est une pendule; du même côté, une petite table couverte d'un tapis; à gauche, une autre table en forme de guéridon. Des fauteuils, des chaises garnissent le reste de l'appartement. Une bougie est allumée sur chaque table.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANCY, M^{me} PEARCE, assises auprès de la table de droite; BETTY, debout à la croisée.

BETTY.

(Une pendule sonne deux heures.)

Déjà deux heures! et mon père n'est pas encore de retour.

NANCY.

Hélas!

M^{me} PEARCE.

(Elle dormoit, la tête appuyée sur sa main, et s'éveille.)

Quelle est l'heure qui sonne?

BETTY.

L'heure?

M^{me} PEARCE.

Oui.

Les deux Anglais.

NANCY.

Je ne sais.

M^{me} PEARCE, regardant la pendule.

Deux heures !

BETTY.

Cette pendule avance.

M^{me} PEARCE.

Et il ne rentre pas ! je meurs d'inquiétude.

NANCY.

William est allé après lui ; nous saurons bientôt...

M^{me} PEARCE.

Il ne revient pas non plus.

BETTY.

Peut-être mon père le retient-il.

NANCY.

Ne t'afflige pas, maman.

*(On entend ouvrir une porte.)*M^e PEARCE.

On entre, je crois.

BETTY.

Si ce pouvait être !...

NANCY.

C'est William : nous allons savoir...

SCÈNE II.

NANCY, M^{me} PEARCE, BETTY, WILLIAM, *entrant de la gauche.*

NANCY.

Eh bien ?

M^{me} PEARCE.

Vous vous taisez, William !

WILLIAM.

J'ai été chez toutes les personnes auxquelles nous supposions que M. Pearce avait pu s'adresser : toutes l'ont vu en effet dans la soirée ; mais sans avoir pu lui offrir le moindre secours ; et...

NANCY.

Quoi, M. Temple lui-même..

WILLIAM.

Il ne peut, dit-il, faire autrement.

L'indigne !

NANCY.

BETTY.

Vous voyez si je l'avais mal jugé.

M^{me} PEARCE.

Vous allez m'accompagner, mon cher William ; je veux voir...

BETTY.

A l'heure qu'il est ?

NANCY.

Maman...

M^{me} PEARCE.

Retirez-vous, mes enfans, vous avez besoin de repos ; toi surtout, ma Nancy, dont la santé...

NANCY.

Eh ! penses-tu que nous puissions en goûter, en voyant l'inquiétude où tu t'abandonnes ?

BETTY.

Permetts-nous de te suivre, ou du moins de t'attendre ici.

M^{me} PEARCE.

Je ne veux pas. Retirez-vous, allez vous reposer.

NANCY.

Mais nous voudrions te voir plus tranquille.

M^{me} PEARCE.

Je le sais. Retirez-vous, vous dis-je.

BETTY, *bas à William.*

Cher William, veillez sur elle.

WILLIAM, *de même.*

Ne craignez rien.

NANCY.

Bonsoir, maman.

M^{me} PEARCE, *les embrassant.*

Allez, mes enfans.

BETTY.

Nous étions si heureuses, hier encore.

NANCY.

Notre sort a bien cruellement changé, et en bien peu d'instans. (*Elles sortent par le fond.*)

SCÈNE III.

M^{me} PEARCE, WILLIAM.M^{me} PEARCE.

Pauvres enfans ! c'est à leur âge surtout qu'un pareil revers est affreux.

WILLIAM.

Tout n'est pas perdu : M. Pearce est un honnête homme, connu pour tel. Je lui remettrai ce que je lui ai promis ; on aura égard à sa position ; et pour ce qu'il ne pourra acquitter sur-le-champ, il obtiendra facilement des délais.

M^{me} PEARCE.

Ne nous flattons pas qu'il descende à ces compositions qui lui paraissent indignes d'un vrai négociant.

WILLIAM.

Mais la nécessité...

M^{me} PEARCE.

Je connais sa façon de penser à cet égard ; et voilà pourquoi vous me voyez si tourmentée de sa longue absence. Sortons, je vous en conjure... on ne se décide pas en un moment... Si nous pouvions le rencontrer, nous parviendrions peut-être...

WILLIAM.

Mais où le joindre dans une ville comme Londres ?

M^{me} PEARCE.

Je ne sais... dans le voisinage peut-être... peut-être aura-t-il voulu revoir... car il nous aime... Venez, mon cher William, venez ! *Au moment où ils vont pour sortir, on entend frapper à la porte de la rue*). On a frappé !

WILLIAM.

Oui.

M^{me} PEARCE.

Je n'ose espérer...

SCÈNE IV.

LES MÊMES BETTY.

BETTY, *accourant.*

Maman ! maman !

M^{ME} PEARCE.

Eh bien ! qu'est-ce, ma fille ?

BETTY.

Mon père...

M^{ME} PEARCE.

Mon père ! Il rentre ! C'est lui ? Ah mon enfant ! (*Elle l'embrasse*) Ah ! mon cher William, ne le quittons plus.

BETTY.

Quelqu'un, que je n'ai pu reconnaître, l'accompagne. Les voici.

SCÈNE V.

BETTY, LORD DAMBY, JOHN - PEARCE,
M^{ME} PEARCE, WILLIAM.JOHN-PEARCE, *au fond du théâtre.*

Venez, venez, Milord, il faut que vous les voyez, que vous jouissiez de votre ouvrage.

M^{ME} PEARCE, *courant à lui.*

Mon ami !

BETTY.

Mon père !

JOHN-PEARCE.

Bien ! bien ! Mais tombez aux pieds de cet homme généreux, de cet ange tutélaire, par qui toutes nos pertes sont réparées.

M^{ME} PEARCE ET BETTY.

Quoi !

JOHN-PEARCE.

Tombez à ses pieds, vous dis-je ; et remerciez le ciel qui me l'a fait rencontrer.

BETTY, *voulant se jeter aux pieds de lord Damby.*

Ah ! Monsieur . . .

M^{me} PEARCE, *de même.*

Permettez . . .

LORD DAMBY, *à madame Pearce.*

Eh bien ! eh bien ! que faites-vous donc ?

M^{me} PEARCE.

Notre devoir. Vous ne connaissez pas toute l'étendue du service que vous rendez à ma famille.

LORD DAMBY, *à madame Pearce, la faisant relever.*

Madame . . .

M^{me} PEARCE.

Je vous dois mon époux.

BETTY.

Et moi, je vous dois mon père.

LORD DAMBY, *se tournant vers Betty.*

Laissez donc ! laissez donc ! (*Il la fait relever, et, frappé de sa beauté, il dit à part :*) La petite est gentille ! Par Saint-Georges ! voilà de bonnes gens !

JOHN-PEARCE.

C'est ma femme, c'est ma fille ; Milord, jugez quels devaient être mes regrets !

LORD DAMBY.

Oui, oui ; ils étaient fondés. Mais ne parlons pas de cela.

JOHN-PEARCE.

C'est juste. (*Montrant William.*) Vous voyez encore l'honnête garçon qui va devenir mon gendre.

LORD DAMBY.

Oui ? (*Il salue d'un petit coup de tête William, qui s'incline.*) Monsieur . . . (*à part.*) Il n'est pas malheureux.

JOHN-PEARCE.

Où est Nancy ?

M^{me} PEARCE.

Elle repose.

JOHN-PEARCE.

Déjà ?

M^{me} PEARCE.

Il est près de trois heures du matin.

JOHN-PEARCE.

C'est que j'aurais voulu la présenter à lord Damby ; j'aurais été bien aise qu'elle connût son bienfaiteur.

M^{me} PEARCE.

Mylord aura la bonté d'excuser...

LORD DAMBY.

De tout mon cœur.

JOHN-PEARCE.

Ah ! mylord ! c'est une si aimable enfant !

LORD DAMBY.

Si j'en juge par sa sœur...

JOHN-PEARCE.

Elle vaut mieux , cent fois mieux .

LORD DAMBY.

Je vous en félicite.

JOHN-PEARCE.

Si elle était présente, je ne parlerais pas ainsi. (*à Betty.*)
Ce que je dis là ne te fait pas de peine, n'est-ce pas ?BETTY, *passant entre Damby et John-Pearce.*Moi, mon bon papa ? pourquoi donc ? ne sais-je pas bien que vous m'aimez ? Comment avez-vous pu penser me faire de la peine en rendant à ma sœur une justice que je me plais à lui rendre moi-même ? bonne Nancy ! assurément elle vaut mieux que moi ; j'en ai honte quelquefois ; mais , que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute : puis enfin , telle que je suis , je vau**x** bien aussi quelque chose .LORD DAMBY, *à part.*

Aimable enfant !

JOHN-PEARCE.

Eh ! oui , tu es une excellente fille , et je t'aime de tout mon cœur. (*La repoussant brusquement.*) Va-t-en , va-t-en , éloigne-toi , je ne peux pas te voir.WILLIAM, *à part.*

La belle transition !...

BETTY.

Eh ! qu'avez-vous donc, mon cher papa ?

JOHN-PEARCE.

Rien, rien ; laisse-moi.

LORD DAMBY.

Pauvre petite ! peut-on la brusquer de la sorte !

M^{me} PEARCE.

Contez-nous donc, mon ami, par quel heureux hasard, mylord...

JOHN-PEARCE.

Hein ? que voilà bien une véritable indiscretion de femme !... Contez-nous donc ?... Eh ! sais-tu s'il n'y a pas là-dedans telle circonstance...

LORD DAMBY, *bas et vivement.*

Taisez-vous donc.

JOHN-PEARCE, *de même.*Ne craignez rien. (*à sa femme.*) Sais-tu s'il n'y a personne ici de trop ? (*à William, qui s'en va.*) Eh bien ! tu t'en vas, toi ? là, il se pique ! reste, Reste, je le veux. N'es-tu pas de la famille. Je t'ai promis ma fille : elle t'aime, tu l'aimes ; tu l'épouseras. Entends-tu, femme ? je veux que leur union se fasse sans différer.M^{me} PEARCE.

Vous êtes le maître, mon ami.

LORD DAMBY, *à part et regardant Betty.*

Je ne sais si je me trompe ; mais la petite n'en a pas l'air fort éprise.

JOHN-PEARCE.

Voilà un porte-feuille que m'a remis mylord, et qui contient plus qu'il ne faut pour satisfaire à mes engagements.

M^{me} PEARCE.

Quoi ! mylord, sans nous connaître ?...

LORD DAMBY.

Eh ! madame ! il n'est pas nécessaire de connaître les gens pour les obliger ; il suffit d'être certain qu'ils ont besoin de nos secours.

M^{me} PEARCE.

Mais prêter une aussi grosse somme ..

LORD DAMBY.

Prêter ! dites-vous ? moi, Damby, prêter mon argent

et vous pensez peut-être que j'ai stipulé quelque intérêt, quelque usure ?

M^{me} PEARCE.

Mylord...

LORD DAMBY.

Morbleu ! je n'ai jamais prêté un schelling à personne, madame. Il est vrai que je n'en ai jamais donné non plus ; mais c'est parce que je n'y pensais pas, et non par avarice. Voilà le premier bienfait que laisse échapper ma main négligente, (*à part.*) et probablement le dernier. (*haut.*) J'entends qu'il soit plein et entier. Je vous donne cette somme en pur don ; et je vous dispense même de la reconnaissance.

M^{me} PEARCE.

Ah ! c'est un accord auquel nos cœurs ne souscriront jamais, mylord.

WILLIAM, *à part.*

Quel homme !

BETTY, *à part, mais haut.*

Voilà ce qui s'appelle de la générosité, une âme désintéressée, et comme on n'en voit guère ; voilà de ces gens qu'on embrasserait de tout son cœur, si l'on n'était retenu par le respect.

LORD DAMBY, *vivement.*

Laissez là le respect, et embrassez, si cela peut vous faire plaisir.

BETTY, *lui sautant au cou.*

Ah ! mylord, vous êtes le meilleur homme du monde.

LORD DAMBY, *à part.*

Il faut avouer que cette jeune fille a un heureux caractère.

M^{me} PEARCE, *à son mari.*

Je vous trouve bien sombre, bien pensif, mon ami.

JOHN-PEARCE.

Moi ? vous vous trompez, je suis excessivement gai.

M^{me} PEARCE.

Ce sont les secousses de cette malheureuse journée. Il faut espérer que demain...

JOHN-PEARCE.

Ah ! oui, demain, je serai mieux, beaucoup mieux.

Les deux Anglais.

M^{me} PEARCE.

Vous aurez bien des affaires ; mais William viendra : il vous aidera.

WILLIAM.

Vous pouvez compter sur moi, M. Pearce.

JOHN-PEARCE, *lui prenant la main.*

J'y compte aussi, et beaucoup, mon ami. Je disposerai tout, tu trouveras les fonds dans ma caisse, et... tu es un honnête homme, William ; c'est sur toi que reposent toutes mes espérances.

WILLIAM.

Croyez que je ne les trahirai pas.

JOHN-PEARCE.

J'en suis persuadé. Adieu ; adieu, mon ami.

WILLIAM.

A demain.

JOHN-PEARCE.

Adieu.

WILLIAM, *à lord Damby.*

Mylord, le respect seul m'a empêché de joindre aux remerciemens d'une famille qui vous doit tout, le tribut de ma juste admiration ; mais je l'emporte dans mon cœur ; et croyez que je sors pénétré de la générosité et de la noblesse de vos procédés. (*Il sort.*)

LORD DAMBY.

Monsieur... (*à part.*) Il a assez de politesse... mais qu'est-ce que ça prouve ?

SCÈNE VI.

BETTY, LORD DAMBY, JOHN-PEARCE,

M^{me} PEARCE.

JOHN-PEARCE.

Retire-toi aussi, femme, j'ai besoin d'être un instant seul avec Mylord.

M^{me} PEARCE.

Ne prendrez-vous rien, ce soir ?

JOHN-PEARCE.

Quoi ?

M^{me} PEARCE.

Une tasse de thé ou de punch ? comme vous en avez l'habitude.

JOHN-PEARCE.

Non.

BETTY.

J'en suis fâchée ; c'est moi qui l'aurais préparé.

LORD DAMBY, *vivement.*

Oui ! préparez-en, préparez-en, ma belle : j'en prendrai, moi, si le cher papa n'en prend pas.

BETTY.

Et que souhaitez Milord ? du thé ?

LORD DAMBY.

Comme il vous plaira, du punch.

BETTY.

Je vais vous obéir. *(Elle sort)*

M^{me} PEARCE.

Bon soir, mon cher Pearce.

JOHN-PEARCE, *avec impatience.*

Bon soir, bon soir. *(Ells l'embrasse ; au moment où elle se retire, il la serre dans ses bras, et l'embrasse à son tour avec un sentiment qu'il veut dissimuler.)*

M^{me} PEARCE.

Mylord, j'ai l'honneur...

LORD DAMBY.

Adieu, adieu, madame. *(Elle sort.)*

SCÈNE VII.

LORD DAMBY, JOHN-PEARCE.

LORD DAMBY.

Vous avez là une aimable famille, mon cher.

JOHN-PEARCE.

Sans vous, Mylord, elle eut été victime du sort le plus funeste.

LORD DAMBY.

C'eut été dommage... pour cette petite surtout, qui donne de si heureuses espérances. Et je me félicite bien... Mon cher...

JOHN-PEARCE.

Quoi ?

LORD DAMBY.

Je suis enchanté de vous avoir rencontré.

JOHN-PEARCE.

Et moi aussi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BETTY, *rentrant avec un plateau.*

BETTY.

Me voilà.

JOHN-PEARCE.

Pose cela sur cette table ; et va-t-en.

BETTY.

Bon soir, mon père.

JOHN-PEARCE.

C'est bon, c'est bon.

BETTY, *faisant la révérence.*

Mylord..

LORD DAMBY, *qui était devenu rêveur.*Ah!... bon soir, ma belle. (*Il lui tend la main ; elle répond à son invitation ; alors il l'attire doucement à lui , et la baise au front.*) Bonne nuit.BETTY, *à part, en sortant.*Ah ! pour cette fois, voilà un seigneur vraiment aimable, et qui n'est pas fier. (*Elle entre dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE IX.

LORD DAMBY, JOHN-PEARCE.

LORD DAMBY, *s'asseyant.*

Ne prenez-vous pas un verre de ce punch ?

JOHN-PEARCE, *d'une voix sombre.*

Volontiers ; mais hâtons-nous, je vous prie, milord.

LORD DAMBY.

Vous persistez donc dans votre résolution ?

JOHN-PEARCE.

Mylord en change-t-il ?

LORD DAMBY.

Moi ! la question est excellente ! me prenez-vous pour un enfant ? j'ai raisonné l'acte que je vais accomplir ; et je regarderais comme indigne de moi, comme indigne d'un homme, d'en différer l'exécution. *(Il boit.)*

JOHN-PEARCE.

Je pense comme vous, et je persiste. *(Il boit.)*

LORD DAMBY.

Chaque instant que je passe sur cette terre maudite ajoute à mon chagrin, et je m'en veux bien d'avoir cédé à vos instances.

JOHN-PEARCE.

Comment ? regretteriez-vous le temps que vous m'avez accordé ? vous repentiriez-vous d'avoir vu ma famille ?

LORD DAMBY.

Non, assurément ? mais...

JOHN-PEARCE, *le pressant.*

Mais...

LORD DAMBY.

Bah !

JOHN-PEARCE.

Eh bien ?..

LORD DAMBY.

Eh bien, croyez-vous que tout soit à mon gré dans votre famille ?

JOHN-PEARCE.

Et qu'y trouvez-vous à redire ? Ma femme ?..

LORD DAMBY.

Votre femme, je l'estime infiniment : elle m'a l'air d'une bonne et digne mère de famille, profondément pénétrée de ses devoirs, et exercée à les remplir.

JOHN-PEARCE.

Betty ?..

LORD DAMBY.

Ah ! c'est une jeune personne pleine d'esprit, de grâce et d'amabilité : j'en fais le plus grand cas. *(Il boit.)*

JOHN-PEARCE.

Eh bien donc ?

LORD DAMBY.

Eh bien, mon cher, c'est votre gendre que je n'aime pas.

JOHN-PEARCE.

Tantpis pour vous ! c'est un garçon honnête.

LORD DAMBY.

Quelle preuve en avez-vous ?

JOHN-PEARCE.

Belle demande ! un homme que je connais depuis son enfance ; mais n'y eut-il que son dévouement, son désintéressement dont je vous ai parlé...

LORD DAMBY.

Mon cher, il aime votre fille ; et ce n'était pas tant à vous, à l'honnête homme malheureux qu'aux charmes de la petite qu'il faisait hommage de sa fortune. Et en morale générale... (*Il boit.*)

JOHN-PEARCE.

En morale générale, on ne sait ce qu'on dit. (*il boit.*) Il renonçait à ma fille pour épurer ses offres ; et vos préventions sont injustes.

LORD DAMBY.

Tout ce que vous voudrez. Je ne me fierais pas à cet homme-là.

JOHN-PEARCE.

Eh bien, je m'y fierai, moi ; et il épousera ma Nancy.

LORD DAMBY, *vivement.*

Comment, Nancy ? Betty, vous voulez dire ?

JOHN-PEARCE.

Eh ! non, Nancy.

LORD DAMBY.

Votre autre fille ?

JOHN-PEARCE.

Oui.

LORD DAMBY.

Bah !

JOHN-PEARCE.

Assurément.

LORD DAMBY.

Mon ami... buvons... (*Ils boivent ensemble.*) Il est possible que je me trompe sur ce jeune homme. On ne juge pas comme cela les gens du premier coup. Au fait, il a l'air posé, doux, sensible ; et votre fille, Nancy, peut être très-heureuse avec lui.

JOHN-PEARCE.

Je vous dis que j'en suis sûr, mylord... Mais le temps s'écoule.

LORD DAMBY.

Vous êtes cruellement pressé.

JOHN-PEARCE.

Je n'aime pas à différer ce que je dois faire.

LORD DAMBY.

Et vous abandonnez ainsi, sans regret ?

JOHN-PEARCE.

Il n'est pas question de cela, mylord : j'ai donné ma parole ; je la tiendrai.

LORD DAMBY.

Par vanité, par gloriole ; pour n'en avoir pas le démenti. C'est héroïque.

JOHN-PEARCE.

Fort bien, raillez, persiflez, je n'en irai pas moins mon train : j'ai promis de me noyer, et je me noierai. (*Il boit.*) Je ne connais que ça.

LORD DAMBY.

Mais entêté que vous êtes, vous n'avez pas de raison pour le faire.

JOHN-PEARCE.

A la bonne heure ; mais je le ferai.

LORD DAMBY, *buvant.*

Allez, vous êtes fou.

JOHN-PEARCE, *déjà échauffé.*

Cela se peut, je ne le suis pas seul. (*Il boit.*)

LORD DAMBY.

C'est-à-dire que je le suis aussi.

JOHN-PEARCE.

Peste ! Un homme qui a vingt mille livres sterling de revenu, et qui en tire un si bon parti qu'enfin la vie lui devient insupportable : belle sagesse !

LORD DAMBY.

Bon propos de marchand ! ils ne connaissent que l'or.

JOHN PEARCE.

Ils connaissent encore l'honneur, la reconnaissance, entendez-vous, mylord ? vous arrachez ma famille aux hor-

reurs de l'indigence et de la honte, vous me donnez votre argent, et vous courez à la mort!

LORD DAMBY.

Eh bien!..

JOHN-PEARCE.

Sans compter ce que souffrirait mon cœur, de quel front voulez-vous que je soutienne les reproches de vos héritiers qui m'accuseront d'avoir profité de votre faiblesse?

LORD DAMBY.

Qu'est-ce à dire?

JOHN-PEARCE.

Leurs plaintes seraient trop justes, et je ne me sens pas la force de les braver. Soutenir le mépris, mylord, c'est avouer qu'on le mérite; et j'aime mieux mourir... à votre santé. (*Il boit.*)

LORD DAMBY, buvant.

Pauvre homme!.. Voilà du punch délicieux.

JOHN-PEARCE.

Puis, sans tout cela, croyez-vous donc que j'aie personnellement beaucoup à me louer de la vie? et le mal que je me suis donné, et les revers qui me sont arrivés, et tant de soucis de toute espèce...

LORD DAMBY.

Eh bien! je n'ai jamais eu le bonheur d'en éprouver, moi, des revers.

JOHN-PEARCE.

Quel bonheur!

LORD DAMBY.

Mon cher, mon cher, cela a du moins répandu de la variété dans votre existence.

JOHN-PEARCE.

Mais ce n'est pas ce qui l'a rendue aimable.

LORD DAMBY.

Cela distrait.

JOHN-PEARCE.

Votre serviteur très-humble à la distraction. (*Il boit.*)

LORD DAMBY.

Au lieu que moi, un bonheur morne et sans mélange, une monotonie, un ennui!.. Mon âme est depuis vingt-ans op-

pressée du fardeau de la vie; et depuis vingt ans je couve l'idée d'en finir par une catastrophe.

JOHN-PEARCE.

C'est mettre le temps aux choses.

LORD DAMBY.

Je n'aime pas la précipitation. Pourtant, sans vous, tout serait fini.

JOHN-PEARCE, *tout-à-fait gris.*

Eh bien, il n'y a rien de perdu. Vos reproches me fendent le cœur. Partons et finissons.

LORD DAMBY, *soupirant.*

Ah!... Buvons.

JOHN-PEARCE.

Oui, nous en ferons le saut plus gaiement. Pour moi, mon parti est bien pris. Ce n'est plus seulement par point d'honneur que je vous accompagne, mon cher Damby, et je suis fâché de me trouver si peu de vrai dévouement, c'est encore par principe, par goût, par raison. (*Il boit.*) Là!.. de fait, qu'est-ce que c'est que la vie? un enchaînement de tribulations et de misères, un état de souffrance et de maladie: je dis, maladie incurable; car elle finit toujours par la mort; chez celui-ci plus tôt, chez celui-là plus tard. Or, avancer le terme de sa maladie, c'est s'épargner des souffrances, et faire un chef-d'œuvre en médecine; n'est-ce pas mylord?... hein?..

LORD DAMBY.

Mais...

JOHN-PEARCE.

Répondez.

LORD DAMBY.

C'est juste, si l'on veut.

JOHN-PEARCE.

Parbleu!.. ne différons donc pas davantage.

LORD DAMBY.

Allons donc.

JOHN-PEARCE.

Nous sommes des hommes, enfin.

LORD DAMBY.

Il est vrai.

JOHN-PEARCE.

Partons.

Les deux Anglais.

LORD DAMBY.

Mon ami...

JOHN-PEARCE.

Quoi?

LORD DAMBY.

Vous êtes donc bien décidé?

JOHN-PEARCE.

Ah! tout-à-fait, voilà comme je suis, moi; mais qu'avez-vous, mylord? vous semblez...

LORD DAMBY.

Je ne sais, mon cher Pearce, la force me manque un peu, je ne me sens pas tout-à-fait autant de résolution qu'hier au soir

JOHN-PEARCE.

Ce n'est rien, ce n'est rien; ça vous reviendra à la vue de l'eau. (*A lui-même.*) Cette rivière est si belle.

LORD DAMBY.

Croyez-vous?

JOHN-PEARCE, l'entraînant.

Je vous en réponds, venez.

LORD DAMBY.

Allons donc... Ah! mon Dieu!

JOHN-PEARCE.

Quoi?

LORD DAMBY.

Il fait grand jour.

JOHN-PEARCE.

Qu'est-ce que ça fait? c'est, de ma part, une résolution si bien prise, et je la trouve si raisonnable, que je m'en passerais la fantaisie à la face de tout ce qu'il y a d'habitans dans la ville de Londres, et au beau milieu de la Tamise.

LORD DAMBY.

Mais vous ne songez pas que nous pourrions rencontrer de l'opposition. Je les connais: ils sont gens à nous repêcher, malgré que nous en ayons.

JOHN-PEARCE.

Vous croyez?

LORD DAMBY.

Les marouffles en sont capables.

JOHN-PEARCE.

Je vous demande un peu si ce sont là leurs affaires! Nous voulons nous noyer, nous; les opinions sont libres.

LORD DAMBY.

Tenez, remettons à un moment plus opportun, et permettez que j'aïlle... me reposer un peu.

JOHN-PEARCE.

Il n'est pas nécessaire que vous sortiez pour cela. Il y a un lit d'ami dans cette chambre ; entrez-y, vous serez tout porté.

LORD DAMBY.

Soit. Il n'est pas heure de retourner à mon hôtel : je vais profiter de votre offre.

JOHN-PEARCE.

Eh bien ! par où va donc votre seigneurie ? par là, par là.

LORD DAMBY.

Oh ! oh !

JOHN-PEARCE.

Allez, reposez-vous, ne vous inquiétez de rien. Ce soir nous nous satisferons et réparerons le temps perdu.

LORD DAMBY.

Ce soir ? à la bonne heure. Au revoir donc, mon ami. Ah ! vous pouvez vous vanter d'être furieusement homme de parole.

JOHN-PEARCE.

Ce n'est qu'une vertu de famille, mylord ; mon père était comme moi.

LORD DAMBY.

Je vous en fais mon sincère compliment. (*A part en sortant.*) Diable d'homme ! quelle fureur il a de noyer les gens !

JOHN-PEARCE, *le regardant sortir.*

Brave mylord ! quel cœur ! quel plaisir de se noyer avec en homme aussi recommandable ! Je vais me coucher, puisqu'il le veut ; mais je ne le perds pas de vue : il ne mettra pas le pied dehors sans moi ; et si, par hasard, il venait à chanceler un peu... eh bien ! je l'affermirai, je le soutiendrai... C'est qu'il est bien bon d'être soutenu... quand on chancelle. (*Il sort entièrement iore.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même Décoration.

(*Avant que l'acte ne commence, un domestique vient ranger le guéridon et les chaises.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHN-PEARCE, *seul.*

Il est tard... Mylord n'est pas encore levé. (*Il va voir à la porte du cabinet.*) Ah! mon Dieu, comme il dort!... Je n'ai pas fermé l'œil, moi, et j'ai un mal de tête!... Il paraissait faiblir un peu; si le ciel pouvait le maintenir dans cette heureuse disposition!... C'était peut-être l'effet du punch. C'est une espèce de philosophe que cet homme-là; et qui dit philosophe, dit entêté comme tous les diables. Il persistera dans ses noirs desseins, et il faut que je me prépare à le suivre. Je ne reculerai pas, c'est une affaire bien décidée; mais je ne prendrai pas autrement de plaisir à la chose non plus; et je n'irai absolument que par bienséance.

SCÈNE II.

M^{me} PEARCE, JOHN-PEARCE.

M^{me} PEARCE.

Ah! vous voilà, mon ami?

JOHN-PEARCE.

Bonjour.

M^{me} PEARCE.

Vous avez reposé long-temps.

JOHN PEARCE.

Oui.

M^{ME} PEARCE.

Et bien ?

JOHN-PEARCE.

Fort bien.

M^{ME} PEARCE.

Tant mieux ! quand l'âme est tranquille . . .

JOHN-PEARCE.

C'est cela.

M^{ME} PEARCE.

William est à la caisse : il a commencé les payemens. On s'aperçoit que ces malheureux bruits s'étaient déjà répandus. La plupart des gens se voyant payés sans difficulté, paraissent surpris : plusieurs en ont hautement témoigné leur joie. Ah ! mon ami, vous n'êtes pas moins chéri qu'estimé.

JOHN-PEARCE.

C'est bien flatteur.

M^{ME} PEARCE.

Voilà votre famille heureuse et tranquille ; vous content et joyeux.

JOHN-PEARCE.

Oui.

M^{ME} PEARCE.

Quelle reconnaissance vous lui devez à ce bon mylord, à cet ange descendu du ciel pour notre bonheur à tous.

JOHN-PEARCE.

Et je la lui prouverai.

M^{ME} PEARCE.

Je vous y engage, mon ami. Non que je doute de vous, et que je vous soupçonne d'ingratitude ; mais aucun effort ne doit vous coûter.

JOHN-PEARCE.

Aucun ne me coûtera non plus.

M^{me} PEARCE.

Homme noble et généreux ! je donnerais ma vie pour lui.

JOHN-PEARCE.

Et moi aussi.

M^{me} PEARCE.

Le voici lui-même.

SCÈNE III.

M^{me} PEARCE, JOHN-PEARCE, LORD DAMBY.M^{me} PEARCE.

Ah ! mylord , c'est vous !

JOHN-PEARCE, *à part.*

Je vois à son air qu'il n'a pas changé de résolution.

LORD DAMBY.

Bonjour, madame.

M^{me} PEARCE.

Quel charme vous ajoutez au bienfait, en laissant jouir nos yeux de la présence de notre bienfaiteur ! n'est-ce pas, mon cher Pearce ?

JOHN-PEARCE.

Oui, j'ai beaucoup de plaisir à revoir mylord.

LORD DAMBY.

J'aurais peut-être beaucoup mieux fait cependant de ne point paraître dans cette maison.

M^{me} PEARCE.

Comment ? aurions-nous, sans le savoir, fait quelque chose qui vous ait déplu ?

LORD DAMBY.

Non, non, au contraire. . . Vous ne pouvez pas m'entendre, vous, madame, mais votre mari. . .

JOHN-PEARCE.

Je vous entends parfaitement, mylord. (*à part.*) J'en étais sûr, il est fâché du retard. (*bas, à lord Dumby.*) Pas de regret, je suis à vous ; et nous n'avons perdu qu'un peu de tems.

LORD-DAMBY.

C'est qu'en peu de tems, quelquefois, il se passe bien des choses.

JOHN-PEARCE.

Ma femme, fais venir Nancy, que je l'embrasse, et que je la présente à mylord.

LORD DAMBY.

C'est inutile, c'est inutile, madame, ne dérangez personne.

JOHN-PEARCE, à sa femme.

Fais ce que je te dis. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

JOHN-PEARCE, LORD DAMBY.

JOHN-PEARCE.

Je suis prêt à vous suivre, mylord; mais il serait aussi trop cruel d'exiger que je renonce aux derniers embrassements de ma fille.

LORD DAMBY.

Je n'exige rien. Quel diable d'homme êtes vous! c'est vous qui me tyrannisez, qui voulez absolument que je voye votre Nancy. C'est bien assez pour moi d'avoir vu sa sœur.

JOHN-PEARCE.

C'est obligeant ce que vous me dites là!

LORD-DAMBY.

Eh! vous ne m'entendez pas.

JOHN-PEARCE.

Mais, pardonnez-moi.

LORD DAMBY.

Pardonnez-moi, vous-même : si vous saviez...

JOHN-PEARCE.

Quoi?

LORD DAMBY, après un peu d'hésitation.

Rien.

JOHN-PEARCE.

Mais pas du tout, vous avez quelque chose à me dire?

LORD DAMBY.

Non, non.

JOHN-PEARCE, *à part.*

Qu'a-t-il donc ?

LORD DAMBY, *à part.*

Quel aveu allais-je lui faire ?

JOHN-PEARCE, *de même.*

Je vois ce que c'est ; il doute de moi , il craint que la vue de ma famille n'affaiblisse ma résolution. Il me connaît bien mal.

LORD DAMBY, *de même.*

Il m'accuserait de lâcheté. Tenons-nous-en à mon premier dessein.

JOHN-PEARCE, *de même.*

Résignons-nous donc à notre sort.

LORD DAMBY, *de même.*

Mais surtout évitons de voir la petite. (*Il la voit entrer.*)
La voilà !

SCÈNE V.

M^{me} PEARCE, JOHN-PEARCE, NANCY,
LORD DAMBY, BETTY.

M^{me} PEARCE, *à Nancy.*

Viens, mon enfant, viens joindre ta reconnaissance à la nôtre, et appeler avec nous les bénédictions du ciel, sur le bienfaiteur de ta famille.

JOHN-PEARCE.

Oui.

NANCY.

Excusez, Mylord, si en votre présence j'éprouve quelque contrainte, et si ma bouche exprime mal ce que sent si bien mon cœur. Fille chérie d'un père adoré, qui vous doit tout, et que vous arrachez au désespoir ; le bienfait est trop grand, pour que je n'en éprouve qu'une faible reconnaissance.

JOHN-PEARCE.

Chère enfant !

LORD DAMBY.

Mademoiselle... (à part.) Elle est bien; mais j'aime mieux sa sœur.

JOHN-PEARCE, avec sentiment.

Embrasse-moi, ma fille.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, du fond.

M. William demande M. Pearce.

JOHN-PEARCE.

J'y vais, je sais ce qu'il veut. (A lord Damby.) Je suis à vous dans un instant, Mylord. Que votre seigneurie ne s'impatiente pas.

M^{me} PEARCE.

Mylord nous permettra-t-il de le laisser un moment aussi, pour vaquer à quelques soins indispensables? Betty lui tiendra compagnie.

LORD DAMBY, vivement.

Allez, allez, madame, ne vous gênez pas, je vous prie.

SCÈNE VII.

LORD DAMBY, BETTY.

LORD DAMBY, avec un peu d'embarras.

Eh bien! mademoiselle?

BETTY, de loin.

Eh bien! Mylord?

LORD DAMBY.

Approchez, donc un peu.

BETTY, venant tout près de lui.

Me voilà.

LORD DAMBY, après un petit tems, et soupirant.

Vous êtes bien jolie?

Les deux Anglais.

BETTY.

Mylord est bien bon.

LORD DAMBY, *lui prenant la main.*

Ma chère enfant.

BETTY.

Plâit-il?

LORD DAMBY.

On va donc marier votre sœur ?

BETTY.

Oui, mylord.

LORD DAMBY.

Et bientôt?

BETTY.

Dans trois jours. Mylord nous fera sans doute l'honneur d'assister à la cérémonie.

LORD DAMBY.

Moi !

BETTY.

Oui.

LORD DAMBY.

Ah !... j'ai d'autres nocces à célébrer moi, auparavant.

BETTY.

Et cela nous privera du plaisir de vous voir à celle-ci ?

LORD DAMBY.

Apparemment.

BETTY.

C'est loin d'ici que vous allez ?

LORD DAMBY.

Ah ! oui, fort loin.

BETTY.

Et votre seigneurie y restera long-temps ?

LORD DAMBY.

Long-temps.

BETTY.

Ah ! tant pis.

LORD DAMBY.

Qu'est-ce que cela peut vous faire à vous, jeune Betty ?

BETTY.

Comment ! pensez-vous que je ne voye pas avec le plus grand plaisir, le plus vif intérêt, l'homme généreux auquel tout ce qui m'est cher, se trouve si rédevable ?

LORD DAMBY, *à part.*

C'est un ange que cette petite !

BETTY.

Ah ! Dieu ! vous entriez d'une manière si charmante dans tous les agrémens que je me promettais !

LORD DAMBY.

Vraiment ?

BETTY.

Oui, je me proposais d'abord de danser une anglaise avec vous.

LORD DAMBY.

Avec moi ?

BETTY.

Ou un menuet, si vous préférez le genre grave. Ah ! moi, je m'accommode à tous les goûts.

LORD DAMBY.

L'heureux caractère ! que d'abandon et de grâces naïves ! ah !. . . (*Il prend du tabac.*)

BETTY.

Et je ne danse vraiment pas mal.

LORD DAMBY.

Ah ! je n'en doute pas ; le ciel voulut vous donner de tous les talens, comme il vous orna de toutes les grâces.

BETTY.

Mylord veut rire, mais je ne m'en fâche pas ; car ici je plaisante moi-même. La danse, des talens frivoles ! bon Dieu ! dans la condition où le ciel m'a placée, malheur à la femme qui ne posséderait pas de plus solides avantages ! Savoir conduire une maison, en diriger l'économie, remplir les devoirs si doux d'épouse modeste et de tendre mère de famille, voilà surtout le but de notre éducation à nous autres bourgeoises, et le mérite essentiel auquel nous aspirons.

LORD DAMBY.

Ah ! jeune fille ! jeune fille , en savez-vous de plus respectable ? mais vous êtes faite pour les réunir tous. Dites-moi un peu... votre cœur à sans doute déjà désigné l'heureux mortel auquel vous porterez une si précieuse dot ?

BETTY.

Non.

LORD DAMBY.

Quoi , sincèrement ?

BETTY.

Je ne mens jamais, Mylord.

LORD DAMBY, à part.

Voi à une jeune fille comme il n'y en a pas. (Haut.) Et vous n'aimez point ? et vous n'avez jamais aimé ?

BETTY.

Jamais.

LORD DAMBY, exalté.

Ah ! ma chère Betty !... (Se calmant subitement.) Votre intention est pourtant de vous marier un jour ?

BETTY.

Assurément ; et je ne pense pas que le ciel m'ait faite pour rester fille , mais il faut d'abord laisser passer ma sœur qui est mon aînée.

LORD DAMBY.

Sans doute. Et si d'ailleurs vous n'avez jetté les yeux sur personne...

BETTY.

Ah ! je sais quelqu'un qui a jetté les yeux sur moi.

LORD DAMBY.

Ah ! ah !

BETTY.

Oui.

LORD DAMBY.

Et quel est ce jeune homme ?

BETTY.

Ce n'est pas tout-à-fait un jeune homme ; il a la quarantaine.

LORD DAMBY, s'écriant.

Et il pourrait vous plaire !

BETTY.

Pourquoi donc pas ? s'il est honnête, sensible, et surtout s'il m'aime ?

LORD DAMBY.

Mais la disproportion d'âge...

BETTY.

N'est rien. Je ne suis pas une petite maîtresse, moi. J'aime mieux un mari sage, prudent, dont le cœur sache comprendre le mien, qu'un gracieux freluquet qui, me regardant comme trop heureuse de le posséder, s'embarrasserait peut-être aussi peu de ma tendresse, que du soin d'y répondre. La jeunesse a des charmes, sans contredit, mais un homme de quarante ans n'est pas décrépit.

LORD DAMBY.

Assurément ; et ce que vous dites là est plein de sens et de raison. (*à part.*) On n'a pas plus d'esprit, pas plus de jugement que cette jeune personne-là. (*Haut.*) Enfin, ma chère Betty quel, est l'homme dont vous parlez ? et auquel son étoile garde un sort si digne d'envie ?

BETTY.

Ah ! j'ai bien peur qu'il n'ait lui-même gâté ses affaires.

LORD DAMBY.

Comment ? comment donc

BETTY.

Il se nomme Temple ; c'est un bon marchand, dont la réputation est intacte, mais il paraît qu'il a refusé de venir au secours de mon père ; et cela lui fermerait à jamais mon cœur.

LORD DAMBY.

Le lâche ! Ah ! oui, il est indigne de ce cœur si pur, où le ciel a fait germer tant de vertus !

BETTY.

Je ne sais encore...

LORD DAMBY, *l'interrompant.*

Je sais, moi, je sais tout ; votre père m'a tout dit. Cette âme abjecte, ouverte aux plus ignobles craintes, au plus vil intérêt, a mieux aimé vous perdre, que de consacrer un peu d'or à sauver un ami, et à s'assurer la possession d'une épouse vertueuse. Aimable Betty ! était-ce ainsi !.. Mais rassurez-vous, vous ne manquerez point d'époux, je vous le

garantis. Il en est que les charmes d'une belle âme séduisent encore plus que ceux d'une belle figure, et... Ah! Betty, Betty.

BETTY.

Qu'avez-vous donc, Mi'ord?

LORD DAMBY.

Trop aimable créature!... Si vous saviez... (*John-Pearce paraît brusquement entre eux.*) Allons, voilà l'autre à présent!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOHN-PEARCE.

JOHN-PEARCE, *d'une voix sombre.*

Ma fille, laissez-nous.

BETTY, *à part.*

Quel air singulier a-t-il donc depuis hier? (*Haut à son père.*) Maman m'avait dit de tenir compagnie à Mylord; et...

LORD DAMBY.

Cela est vrai; et elle s'en est acquittée avec un charme inexprimable.

JOHN-PEARCE.

C'est fort bien; mais mylord n'a plus besoin d'autre compagnie que la mienne.

LORD DAMBY, *à part.*

Elle est fort divertissante en effet, sa compagnie.

JOHN-PEARCE, *à Betty.*

Retirez-vous.

BETTY.

Mais...

JOHN-PEARCE.

Point de réplique; retirez-vous, et dites adieu à notre hôte.

BETTY.

Comment? ne devons-nous plus le revoir? Ah! j'en serais bien fâchée.

LORD DAMBY.

Pauvre petite! elle me fend le cœur.

JOHN PEARCE.

Faites ce que je vous dis.

BETTY.

Voulez-vous donc permettre, mylord ?

LORD DAMBY, *l'embrassant.*

Chère enfant !

BETTY, *à part.*

Il va sans doute à cette noce dont il m'a parlé.

(Elle va pour sortir.)

JOHN-PEARCE.

Et votre père, ma fille ?

BETTY.

Quoi !

JOHN-PEARCE.

Embrassez-moi.

BETTY, *après l'avoir embrassé.*Apparemment que mon père y va aussi : dans tous les cas, ils n'ont pas l'air trop gais. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX.

LORD DAMBY, JOHN-PEARCE.

JOHN-PEARCE.

Enfin nous voilà libres ! Mylord, croyez-moi, partons au plus vite. Nous nous promènerons, nous philosopherons, en attendant que le jour, entièrement baissé, nous permette...

LORD DAMBY.

Hein ?

JOHN PEARCE.

Partons, vous dis-je ; ne perdons point de tems.

LORD DAMBY, *à part.*Voilà un diable d'homme qui ne vous laisse ni paix, ni trêve. *(Haut.)* Vous êtes bien pressé de faire une sottise.

JOHN-PEARCE.

Nos débats vont-ils recommencer ? vous n'y gagnerez rien, je vous en avertis.

LORD DAMBY.

Mais c'est un véritable énergumène que cet homme-là ; et je ne sais plus à quels moyens recourir...

JOHN-PEARCE.

Il n'y en a aucun.

LORD DAMBY.

Ah ! parbleu ! j'en sais un , moi ; et nous allons voir...
(il appelle.) Holà ! quelqu'un !

JOHN PEARCE.

Comment ! que faites-vous ? quelle est votre intention ?

LORD DAMBY.

Cela ne vous regarde pas. (criant.) Holà ! holà donc !

JOHN-PEARCE.

Voulez-vous me trahir ?

LORD DAMBY, prenant une sonnette et sonnant de toutes ses forces.

Je veux vous sauver de votre propre fureur. Holà ! holà ! accourez.

JOHN-PEARCE, criant aussi.

Non ! non ! quelle trahison !

LORD DAMBY.

Vous m'en saurez bon gré plus tard. (voyant entrer William.) Eh ! arrivez donc, monsieur.

SCÈNE X.

LORD DAMBY, WILLIAM, JOHN-PEARCE, et un peu après NANCY, M^{me} PEARCE, BETTY.

WILLIAM.

Qu'y a-t-il ?

JOHN-PEARCE.

Il y a que mylord a des visions, et qu'il suffit de moi...

LORD DAMBY.

Il y a que votre beau-père est un insensé que je vous donne à veiller.

WILLIAM.

Je ne puis vous comprendre.

LORD DAMBY.

Ne le perdez pas de vue.

JOHN-PEARCE, passant au milieu.

Vous ne sortirez pas non plus ; William, ferme la porte

WILLIAM.

Mais daignez m'expliquer...

LORD DAMBY, *sans voir les femmes.*

Sachez que votre beau père est un furieux qui veut attendre à ses jours.

WILLIAM.

Lui!

JOHN-PEARCE.

Et mylord...

Ensemble.

M^{me} PEARCE, *qui était demeurée au fond avec ses filles.*

Ah! qu'entends-je! mon ami!

NANCY.

Mon père!

BETTY.

Se peut-il?

JOHN-PEARCE, *désespéré.*

Là! les voilà tous. (1)

LORD DAMBY, *satisfait.*

Bien! bien! entourez-le, faites-le rougir de lui-même; il vous quittait pour aller se jeter dans la rivière.

M^{me} PEARCE, NANCY, BETTY, *le serrant dans leurs bras.*

Grand Dieu!

LORD DAMBY, *à part.*

Au moins, je suis sûr qu'il ne me tourmentera plus à présent.

JOHN-PEARCE, *dans les bras de sa femme et de ses enfants.*

Laissez-moi! laissez-moi!

WILLIAM.

Comment avez-vous pu concevoir une si affreuse idée?

JOHN-PEARCE.

Vous ignorez...

M^{me} PEARCE, *l'interrompant.*

D'où vous peut venir un pareil désespoir?

JOHN-PEARCE.

Apprenez...

(1) Lord Damby, Nancy, Mad Pearce, John-Pearce, Betty, William.

NANCY et BETTY, *l'interrompant.*

Que vous avions-nous fait ?

JOHN-PEARCE.

Écoutez-moi...

Les trois femmes l'interrompent à-la-fois, et parlent en même-temps.

M^{me} PEARCE.

Rien ne peut excuser...

NANCY.

Vous ne songiez donc pas?...

BETTY.

Avez-vous donc pensé?...

JOHN-PEARCE.

Ah ! parlez, parlez donc si vous en avez une si grande démangeaison. Quel débordement de paroles !

M^{me} PEARCE.

Parlez, vous-même, nous ne demandons qu'à vous entendre.

JOHN-PEARCE.

Il y paraît... Sachez donc, puisqu'on m'y contraint, que je ne faisais que suivre mylord, qui va se noyer en sortant d'ici.

M^{me} PEARCE et NANCY, *entourant vivement Damby.*

Quoi, mylord !

JOHN-PEARCE.

Bien, bien, entourez-le, forcez-le aussi à rougir de lui-même. (*à Betty.*) Que fais-tu là ? tu pleures ! morbleu ! joins-toi à eux, et ne lui laissez pas le temps de respirer. (1)

BETTY, *en pleurant.*

Ah ! mylord !... votre conduite est cruelle. Pourquoi vous êtes-vous fait connaître ? reprenez-nous vos dons ou vivez.

LORD DAMBY.

Madame... Mesdemoiselles...

(1) Betty, Nancy, Lord Damby, Mad. Pearce, John-Pearce, William.

JOHN-PEARCE.

Continuez, continuez...

LORD DAMBY.

Jeune Betty!... famille aimable et chérie! l'intérêt que vous me témoignez me touche, je le confesse... mais laissez-moi, laissez-moi, je vous en conjure.

JOHN-PEARCE.

Eh bien! vous voyez ..

BETTY, *pleurant.*

Vous voulez donc nous réduire au désespoir? Eh! qui a pu vous inspirer un si cruel dessein?

JOHN-PEARCE.

Le caprice, l'humeur, pas autre chose.

LORD DAMBY.

Peux-tu parler ainsi, toi à qui je me suis confié? et prétends-tu me juger par les règles qui te sont applicables? Si comme toi j'avais une compagne honnête, sensive, aimable, un ami sûr et éprouvé, crois-tu!..

JOHN-PEARCE, *avec chaleur.*

Un ami! si sur le bord de la tombe où vous voulez vous précipiter, vous ne conservez pas les vains préjugés du monde, toutes les petites gens du rang où le hasard vous a fait naître, vous vous plaignez à tort de n'avoir point d'amis, l'homme qui, pour vous prouver sa reconnaissance, voulait vous suivre jusqu'au fond de la rivière, n'est peut-être pas indigne de ce beau nom; et, si vous y consentez, John-Pearce est tout à vous.

LORD DAMBY, *poussant à lui, et lui pressant vivement la main.*

Ah! de tout mon cœur! mais...

JOHN-PEARCE

Reste donc à trouver une femme! cela n'est pas rare.

LORD DAMBY.

Comme je la désirerais, mon ami, il n'est peut-être pas facile...

JOHN-PEARCE.

Vous voudriez une bonne femme, j'entends. Cela peut se rencontrer; il ne s'agit que d'avoir de la patience et du bonheur.

LORD DAMBY.

Il y en a.

JOHN-PEARCE.

En connaissez-vous ?

LORD DAMBY.

J'en sais une.

BETTY , *à part.*

Ah ! mon Dieu ! je crois qu'il me regarde.

JOHN-PEARCE.

Allons lui parler sur-le-champ.

LORD DAMBY.

Un moment , un moment , mon ami , je ne mène pas les choses si vite ; voyez-vous , je suis timide auprès du sexe.

JOHN-PEARCE.

Cependant il faut bien...

BETTY.

Mylord peut parler avec assurance ; il faudrait que la demoiselle fût bien difficile.

JOHN-PEARCE

Et qui t'a dit , à toi , que c'était une demoiselle.

BETTY.

Ou la dame : il est vrai que ce peut être une veuve. (*à part.*) Mais je ne le crois pas.

LORD DAMBY.

Eh quoi , chère Betty , vous me trouvez donc encore ?.. Un mari de ma façon ne vous déplairait pas ?

BETTY.

Non assurément.

LORD DAMBY

Ah ! vous m'enchantez , vous achevez votre ouvrage. (*à John Pearce.*) Mon ami , mon sort est entièrement fixé ; et c'est à vous que j'étais destiné à tout devoir.

JOHN-PEARCE ET M^{me} PEARCE

Comment ?

LORD DAMBY.

La femme que j'ai distinguée, à qui j'aimerais à remettre le soin de mon bonheur...

JOHN PEARCE.

Eh bien ?

LORD DAMBY.

C'est votre fille, c'est la jeune et aimable Betty.

JOHN-PEARCE.

Ma fille!

M^{ME} PEARCE.

Se peut-il ?

BETTY, à part et sautant de joie.

Oh! que je suis contente!

WILLIAM, à part.

C'est charmant.

NANCY.

Ma chère Betty!

LORD DAMBY!

Elle a prononcé ; j'espère qu'elle ne se dédira pas.

BETTY.

Je suis comme mon père, mylord, je n'ai qu'une parole.

JOHN-PEARCE (1).

(Il entraîne lord Lamby au coin du théâtre et lui parle bas.)

Mylord ?...

LORD DAMBY.

Hein ?

JOHN-PEARCE.

Vous me faites bien de la peine.

LORD DAMBY.

Quoi ?

JOHN-PEARCE.

Je ne puis adhérer à votre proposition.

(1) Betty, Nancy, Mad. Pearce, William, lord Damby, John Pearce.

LORD DAMBY.

Que dites-vous ?

BETTY, à part.

Qu'ont-ils donc ?

JOHN-PEARCE.

Nous aurions beaucoup mieux fait de nous noyer, mylord, mais vous n'avez pas voulu me croire.

LORD DAMBY.

Je ne vous comprends pas.

JOHN-PEARCE.

Si vous épousez ma fille, je suis un homme déshonoré.

LORD DAMBY.

Comment cela, s'il vous plaît

JOHN-PEARCE.

Après les bienfaits que j'ai reçus de vous, votre famille jettera feu et flamme ; on dira que je vous ai ensorcelé ; je n'oserai plus me montrer.

LORD DAMBY.

Quoi ! c'est pour cela ?...

JOHN-PEARCE.

Eh ! n'est-ce pas assez ?

LORD DAMBY.

Je n'ai rien à répliquer, mon cher ; avant de considérer le bonheur de votre ami, vous considérez l'opinion, c'est fort bien. Touchez-là, je vous salue de tout mon cœur.

JOHN-PEARCE.

Où allez-vous ?

LORD DAMBY.

Que vous importe ? vous dois-je compte de mes démarches !

JOHN-PEARCE.

Mais !..

BETTY.

Ah ! mon Dieu ! je crois qu'ils se querellent.

M^{me} PEARCE.

Qu'y a-t-il donc, messieurs ? (1)

LORD DAMBY.

Il y a, madame, que votre mari ne me trouve pas digne de son alliance.

M^{me} PEARCE.

Quoi ?

BETTY.

Cela n'est pas possible.

LORD-DAMBY.

Pardonnez-moi, jeune Betty, d'avoir trop vite cédé à vos grâces, aux charmes de votre caractère : ce n'est pas la première folie que la sagesse unie à la beauté ait fait commettre ; mais je vous promets que c'est la dernière qu'elle m'aura inspirée. *(Il va pour sortir.)*

BETTY.

Ah ! mylord, j'aurais tâché de la rendre excusable.

JOHN-PEARCE, *le retenant.*

Arrêtez... Vous êtes un cruel homme.

LORD DAMBY.

Que me voulez-vous ?

JOHN-PEARCE.

Je lis dans vos yeux ce que vous méditez.

LORD DAMBY.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

JOHN-PEARCE.

Cœur glacé que vous êtes ! vous ne voulez pas sentir mes raisons.

LORD DAMBY.

Elles me font pitié.

JOHN-PEARCE.

Restez, quittez vos projets sinistres.... Vous aimez ma fille ? vous la voulez absolument ?... Je vous la donne. Dieu sait ce qu'on en dira... N'importe ! ma conscience sera

(1) On se remet en scène : Betty, Mad. Pearce, Lord Damby, Pearce, Nancy. William.

pure; et je tâcherai de me contenter de son témoignage (1)... Mais point de contrat, point de douaire, point d'avantage : celui de faire quelque chose qui vous soit agréable, est le seul que nous voulions trouver dans cette union.

M^{me} PEARCE.

A la bonne heure, mon ami, voilà qui concilie tout.

JOHN-PEARCE.

Et je veux prendre terme avec vous pour vous rendre votre argent.

LORD-DAMBY.

Comme vous voudrez : je n'entends pas plus acheter mon ami que ma femme.

BETTY.

Ils seront à vous, milord, par les seuls liens du cœur.

WILLIAM.

Nous ferons donc deux noces au lieu d'une ?

JOHN-PEARCE.

Oui, mais à la campagne, pour éviter l'éclat.

BETTY, à lord Damby.

Ah ça, j'espère que la fantaisie de vous voyer ne vous reprendra pas.

LORD DAMBY.

Vous m'en guérissez pour jamais. Il ne me reste qu'une crainte.

BETTY.

Et laquelle ?

LORD DAMBY.

Celle d'être désormais trop attaché à la vie.

BETTY.

Pour celle-là, nous n'entreprendrons pas de vous en guérir.

20 JV 63

FIN.

(1) Ici Mad. Pearce fait passer Betty entre elle et Lord Damby.